

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 21 NOVEMBRE 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Poésie : Voix nocturne, par H. Demers.—France et Russie (avec gravure).—Trois-Pistoles, par Fauvette.—Poésie : Conseils, par J. Beaulieu.—Une exécution au bataillon des zouaves.—Poésie : Loisir d'une grande-mère, par E. Vicq.—Le nom de Longueuil, par B. Sulte.—Fen le chevalier O. Robitaille, par J.-B. Caouette.—M. Challemeil-Lacour.—L'orphelin, par A. Flotron.—Notes et faits.—Propos de docteur.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Feuilletons.

GRAVURES.—Portraits de M. Challemeil-Lacour et de M. le Chevalier O. Robitaille.—France et Russie.—A travers le Canada : Le village de Trois Pistoles ; Résidence de M. French ; L'église ; Le presbytère ; Intérieur de la chapelle du couvent ; Le couvent.—Le problème des hautes bâtisses à New-York : World, 244 pds ; Surety, 312 pds ; L'église Trinity, 288 pds ; Park Row, 386 pds ; Tract Society, 290 pds ; St. Paul, 307 pds ; Sun, 70 pds ; Capitol, 287½ pds.—New-York : Le lac dans le Central Park ; Un coin du jardin zoologique dans le Central Park.—Devinette.

PRIMÉS A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

ENTRE-NOUS

. La lutte présidentielle des Etats-Unis est terminée les affaires ont repris, et nos voisins en sont revenus à leur train de vie ordinaire.

Il ne reste plus qu'à payer les frais de la comédie et les paris.

Cette dernière opération—l'exécution des paris—fait souvent rire et parfois sourire de pitié, tant est grande la sottise de ce sot animal qu'on appelle l'homme, quand il se lance dans les régions fantaisistes de la gageure.

Un individu avait parié que si McKinley était élu, il s'engageait à recevoir sur le dos le jet d'une pompe à incendie. Pendant les cinq premières minutes, cet imbécile a fait bonne contenance en criant de toute la force de ses poumons : "Vive Bryan !" A la septième minute, il était en train de terminer sa carrière.

Un autre s'est fait raser la moitié de la barbe.

Les "clergymen" s'en sont mêlés aussi et grande fut, l'autre jour, la stupéfaction d'une congrégation protestante de Donegal, Pennsylvanie, en voyant arriver dans le temple, nu-pieds, crotté et grelottant, un des diacres de la confrérie. Après l'office religieux, cependant, les pasteurs se sont remis et ont infligé un blâme sévère à leur confrère, non pas pour s'être baladé nu-pieds, mais pour avoir fait un pari.

Le plus sot dans cette affaire n'est pas celui qu'on pense.

Deux jeunes gens, garçon et fille, travaillant dans

le même comité, avaient promis de se marier si McKinley arrivait au pouvoir.

Hélas ! McKinley fut élu et les jeunes gens furent unis.

. La haute société anglaise vient encore d'éprouver un accident—elle ne le compte plus—sous forme d'arrestation, de conviction et de condamnation d'une grande dame, surprise en flagrant délit de vols dans plusieurs magasins.

Madame Castle, tel est le nom de la dame de haut vol, a avoué et a été condamnée à trois mois de prison sans travaux forcés, afin de lui éviter la honte d'avoir les cheveux coupés.

Ce jugement qui donnait en une certaine mesure satisfaction à la société, a vivement ému l'autre société, la haute dont je viens de parler, la riche, la puissante, celle qui n'a pas faim, celle qui a des indigestions, celle qui n'a pas besoin de travailler et encore moins de voler, pour vivre.

Cette société là s'est aussitôt agitée, remuée, a fait valoir une foule de raisons et jouer toutes sortes de ficelles pour arracher la condamnée aux griffes du géolier et elle a réussi.

Des médecins complaisants ont fait un rapport très savant qui prouve, clair comme l'encre qui a servi à le rédiger, que Mme Castle, bien que douée de muscles de fer pour courir les magasins de Londres et y voler, était beaucoup trop faible pour rester trois mois en prison, sans travaux forcés, et que la société—toute la société, pas seulement la haute—commettrait un crime en ne lui rendant pas la liberté, qu'un code fait pour les petites gens lui avait enlevée.

La chose était tellement évidente que le juge lui a fait ouvrir immédiatement les portes de la prison, et la Justice, qui avait son bandeau sur les yeux, quand elle l'avait condamnée, ne put en croire ses yeux quand elle l'eût baissée et qu'elle eût constaté qu'elle avait condamné une grande dame.

. Rien de plus juste que d'avoir épargné la prison à Mme Castle, puisqu'elle est riche et qu'elle a des amis influents, et cependant, le croiriez-vous ? il existe des gens assez mal inspirés—des petites gens—pour trouver que cela n'est pas bien du tout.

Voici, en effet, qu'un journaliste—ces journalistes n'ont pas même le culte du veau d'or—fait à ce sujet les réflexions suivantes :

Au lendemain de la condamnation de Mme Castle, une couturière et une gouvernante ont été condamnées par le même tribunal ; l'une à neuf mois et l'autre à six mois de prison, avec travaux forcés, pour avoir volé un col de fourrure, et ni l'une ni l'autre n'avaient jamais subi de condamnation auparavant. En recevant la sentence du tribunal, la gouvernante s'est évanouie ; il n'y a pas eu de médecins-experts pour déclarer qu'elles étaient atteintes de kleptomanie ; il n'y a pas eu d'avocat célèbre pour faire ressortir que leur santé ne leur permettait pas de rester en prison ; personne n'a eu pitié d'elles, personne n'a signé de pétition adressée au ministre de l'intérieur pour lui demander de réduire leurs peines. Qu'importent les souffrances d'une pauvre gouvernante, sans ami, et d'une couturière mourant de faim ! Condamnez-les aux travaux forcés, ne les ménagez pas. Qu'importe si leur santé est ébranlée ! Laissez-les mourir.

Laissez sortir de prison Mme Castle, sir Matthew White Ridey ! Elle fréquente la plus haute société et elle n'a pas besoin de voler, mais, en même temps, gardez-vous bien de réduire d'un seul jour la peine de la couturière et celle de la gouvernante. La haute société ne les connaît pas. Elles sont pauvres et sans appui, ce qui est un crime aux yeux de toutes les personnes qui se respectent.

L'homme qui nourrit des idées aussi subversives et qui ose les écrire et les publier est M. Labouchère, un gaillard qui trouve souvent à redire à bien des choses, un monsieur qui n'a pas l'échine bien souple, un être qui se figure que la justice doit être égale pour tous—Une espèce de républicain, quoi !

Que voulez-vous répondre à des gens de ce calibre ?

Non, non, Mme Castle a droit à toutes les sympathies des gens bien pensants et les marchands qu'elle a volés auraient dû s'estimer très heureux et très fiers

d'avoir eu des relations ultra-commerciales avec une dame de si haut parage.

. Chaque fois que je vois passer dans la rue une jeune fille aux épaules et aux hanches larges et à la taille de guêpe, je ne puis m'empêcher de penser que cette malheureuse doit être abominablement mal bâtie, et il est certain que la chose est vraie neuf fois sur dix.

La science, du reste, vient de le prouver d'une manière irréfutable.

Il y a un mois environ, la reine de Portugal s'ennuyait—les reines s'ennuient souvent—les dames d'honneur s'ennuyaient, les grands seigneurs s'ennuyaient, bref un vaste ennui royal enveloppait le palais de Lisbonne, quand la Souveraine eut une idée—les Souveraines ont quelquefois des idées—une véritable idée :

—Mesdames, dit-elle, j'ai une idée.

—Pas possible, Majesté !

—J'en ai une et la voici : puisque nous ne savons que faire de notre corps, tâchons de savoir ce qu'il y a dedans.

Marquis, veuillez faire venir immédiatement M. Z. le grand savant, avec sa machine à rayons Roëntgen, à rayons X ! Allez !

Le savant Z arriva, dirigea son appareil sur le groupe de haute lignée et deux heures plus tard les épreuves photographiques étaient remises à la Reine et à ses dames d'honneur.

—Horreur ! Horreur ! !

Ce ne fut qu'un cri désespéré. On ne s'ennuyait plus, on était épouvanté.

La photographie, qui ne respecte rien, montrait clairement les ravages du corset : poitrines déformées, foie comprimé, organes déplacés etc., bref, des femmes mal faites, difformes, au corps comprimé comme le sont les pieds des Chinoises.

A quelque chose malheur est bon, car, d'un commun accord, toute la cour féminine portugaise résolut de ne plus porter de corset.

Les baleines ont appris la nouvelle avec beaucoup de plaisir.

. Eh bien ! on le connaît donc enfin le Dr Bataille, l'être mystérieux qui a écrit *le Diable au dix-neuvième siècle* !

D'aucuns croyaient—et j'étais un peu du nombre,—que c'était l'œuvre d'une allucinée. D'autres soutenaient que c'était un individu qui voulait tout simplement faire de l'argent ; ce sont les derniers qui ont raison.

Oh ! ce gaillard connaissait bien l'humanité ; il savait qu'on pouvait exploiter sans fin sa soif de lecture d'aventures grotesques et d'histoires malsaines, et il a réussi.

Il doit être riche maintenant.

L'auteur s'est dévoilé tout seul et c'est un M. Charles Hacks, ancien médecin de la marine marchande française, matérialiste complet, comme il le dit lui-même.

Voici ce que dit à ce sujet l'*Univers*, journal catholique, de Paris :

En 1892, il eut l'idée d'exploiter les chrétiens qui croient trop volontiers aux manifestations diaboliques.

L'entreprise était assez facile puisqu'il avait, sur les côtes de l'Inde et à Ceylan, ramassé de vieux récits, qui d'ailleurs sont enregistrés partout. Cependant il avait lieu de craindre que les gens qui l'avaient connu sur les paquebots des messageries maritimes ne dévoilassent bientôt la fumisterie de ses imaginations.

Une autre raison encore lui conseillait la prudence : il venait de publier, la même année, un volume riche de blasphèmes, et qui contient pas mal d'absurdités et de gaudrioles. Se po er tout de suite en pourfendeur du diable et en champion du surnaturel divin, c'était mener la besogne trop vite, à moins pourtant de s'affubler d'un nom de guerre ! "Bataille," justement ! Le docteur Hacks se baptisa de la sorte et se mit à raconter comme quoi ses vieilles croyances religieuses, heureusement demeurées intactes, furent mises à l'épreuve dans la compagnie des occultistes blancs, jaunes, noirs, outre une foule de nuances intermédiaires.

La main sur la conscience et quittant seulement